

# Cinq jours avec Alain Badiou

A partir de son livre  
La République de Platon

**19 – 23 mars 2013**



**Contact presse**

**Djamila Badache**

04 78 03 30 12/d.badache@tnp-villeurbanne.com

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon  
69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00  
[www.tnp-villeurbanne.com](http://www.tnp-villeurbanne.com)

# La République de Platon dans le monde contemporain

Le dialogue de Platon titré La République est sans doute, hors religion, un des textes les plus traduits, publiés et commentés de l'histoire universelle. La raison en est qu'avec une intensité et un luxe de détails sans précédents, il convoque la pensée et l'action des sujets humains dans la lumière de l'égalité, et montre que cette égalité n'a de sens que si elle est éclairée par des raisons universelles.

Dans une époque où la seule « universalité » qui soit réellement à l'œuvre est celle de la circulation monétaire, et où la jouissance individuelle est la seule valeur vitale reconnue, Platon nous est nécessaire pour que ne disparaissent pas simultanément la rationalité et le désir de justice.

J'ai donc écrit, à partir de La République de Platon, un livre à la fois tout proche de son inspiration et aussi immergé que possible dans le monde contemporain. J'ai agi dans trois directions principales: sexualisation des participants au dialogue (une femme joue dans ma version un rôle capital), théâtralisation très renforcée (davantage d'objections, de risques, de contradictions) et modernisation des références et des images. J'espère qu'ainsi ce vieux classique redevient ce qu'il fut: actif, irradiant, absolument moderne. **Alain Badiou**

## Quatre lectures...

**Comme mise en bouche à ce banquet de la pensée, nous avons pris le parti de vous livrer les premières lignes de chacun des quatre chapitres que vous pourrez entendre, pour certaines de la voix même de l'auteur. Le ton, le rythme, l'humeur, dès lors immédiatement perceptibles, résonnent, pour nous, comme les trois coups annonciateurs du lever de rideau. Un lever de rideau sur une caverne riche en surprises. N'est-ce pas la nature même d'une scène de théâtre?**

Chaque lecture peut être entendue indépendamment des trois autres.

L'auteur introduira chacune d'entre elles. Les lecteurs sont: **Alain Badiou, Olivier Borle\*, Clément Carabédian\*, Maxime Mansion\*, Dimitra Panopoulos, Christian Schiaretti.**

\*Troupe du TNP.

Alain Badiou dédicace ses ouvrages tous les soirs à la librairie Passages dans le hall du Grand théâtre.

## **I – Conversation dans la villa du port**

**Mardi 19 mars à 20 h 00**

**Grand théâtre, salle Roger-Planchon**

Le jour où toute cette immense affaire commença, Socrate revenait du quartier du port, flanqué du plus jeune frère de Platon, un nommé Glauque. Ils avaient fait la bise à la déesse des Gens du Nord, ces marins avinés, et n'avaient rien manqué de la fête en son honneur, une grande première! Ç'avait de la gueule, du reste, le défilé des natifs du port. Et les chars des Gens du Nord, surchargés de dames très découvertes, n'étaient pas mal non plus.

Parmi les innombrables types nommés Polémarque, celui qui est le fils de Céphale les vit de loin, et lança un gamin à leurs trousses...

## **II – Femmes et familles**

**Mercredi 20 mars à 20 h 00**

**Grand théâtre, salle Roger-Planchon**

Il fait de plus en plus sombre. De-ci de-là, les lampes à huile inscrivent de courts cercles où combat une lumière fluctuante. Socrate s'apprête à énumérer, dans l'ordre logique et historique qui règle leur interdépendance, les quatre politiques insuffisantes, quand Polémarque touche l'épaule nue d'Amantha. La dure jeune fille se cabre, puis comprend que son voisin ne veut qu'attirer son attention. Elle se rapproche et il lui murmure à l'oreille:

– Allons-nous le laisser franchir l'obstacle comme s'il ne l'avait pas même vu?

– Il faut absolument l'en empêcher, rétorque Amantha.

– Qui faut-il empêcher de faire quoi?

se retourne Socrate.

– Vous, dit Amantha, de nous prendre pour des benêts! ...

## **III – Qu'est-ce qu'une Idée?**

**Jedi 21 mars à 20 h 00**

**Grand théâtre, salle Roger-Planchon**

Après le long et incertain plaidoyer de Socrate pour la philosophie et les philosophes dans leur relation controversée à la politique, on avait d'abord fait silence, puis on avait bu et mangé quelques fruits. Même Thrasymaque, qui, comme nous l'avons vu, s'était réveillé en entendant parler de « bombe atomique », avait joyeusement trinqué avec la petite société sans se départir du sourire de qui n'en pense pas moins.

Mais voici que Thrasymaque se rendort, qu'Amantha, après un séjour dans la salle de bains, reparaît tout à fait pimpante, que Glauque se frotte les mains d'impatience... Socrate comprend qu'il faut relancer l'action...

## **IV – Justice et bonheur**

**Vendredi 22 mars à 20 h 00**

**Grand théâtre, salle Roger-Planchon**

Socrate semble blessé par ses propres paroles. Il est assis, silencieux, les yeux clos, dans cette lumière étrange qui, en plein jour apparent, annonce le soir encore lointain par une sorte de pâleur limpide. Peut-être songe-t-il que ce qu'il vient de dire du tyran – qu'une longue solitude le cloue à sa substance – s'applique aussi au philosophe? La philosophie ne sort-elle pas du scepticisme, comme la tyrannie de la démocratie? C'est Amantha qui relance l'action: – Voici l'occasion, cher Socrate, si vous en avez encore la force, de revenir sur la difficile question du bonheur...

...et une conférence-dialogue

**Samedi 23 mars à 17 h 00**

**Grand théâtre, salle Roger-Planchon**

**Entrée libre**

Avec **Alain Badiou** et **Monique Dixsaut** spécialiste de Platon,  
aimée par **Dimitra Panopoulos** philosophe

La modernisation de cette République est une affaire sérieuse bien que souriante.

Lacan, Marx et Shakespeare, la biologie moléculaire et les iPod entrent dans le texte de Badiou à côté d'Homère et des éternels potiers de Socrate. Équivalence des deux mondes, ancien et moderne, dans le propos philosophique...

Soirée de clôture

**Éloge du théâtre**

**Samedi 23 mars à 20 h 00**

**Grand théâtre, salle Roger-Planchon**

Avec **Alain Badiou**, **Christian Schiaretti**...

L'ensemble de la soirée, par des extraits de spectacles, des lectures et des prises de paroles, fera entendre et partager la complicité qui relie Alain Badiou et Christian Schiaretti. Ils sont tous deux porteurs d'une utopie théâtrale pour laquelle ils produisent des actes concrets. La puissance du rire, le rayonnement de la pensée et leur force de conviction devraient donner à cette soirée l'allure d'une fête populaire où artistes, intellectuels et public auront plaisir à se retrouver...

# Éloge du théâtre

Le philosophe que je suis remarque, après beaucoup d'autres, que théâtre et philosophie, depuis leur naissance conjointe en Grèce, ont traversé, comme un vieux couple dont amour et querelles animent encore la vie, deux mille cinq cents ans d'histoire. On trouve aujourd'hui des traductions et éditions récentes de Platon ou d'Aristote dans tous les pays du monde, et on y joue Sophocle ou Aristophane sans discontinuer. Il n'y a guère que les mathématiques qui puissent rivaliser avec une pareille arche temporelle : on enseigne aux enfants les rudiments de la géométrie euclidienne ou de l'arithmétique pythagoricienne comme si leur antique évidence était inaccessible à l'usure.

Peut-être alors la philosophie a-t-elle pour éternelle mission de réconcilier, dans des conditions sans cesse changeantes, ce que nous dit l'aimable et sensuel théâtre et ce que nous enseignent, pour reprendre l'expression de Lautréamont, les « mathématiques sévères » ?

Il est bien vrai, en tout cas, que de même que les tragédies grecques n'ont pas pris une ride, comme on le voit quand de puissantes et neuves mises en scène les ressuscitent pour le public contemporain ; de même que la démonstration grecque, si surprenante, si foudroyante dans sa simplicité, qui établit qu'il y a une infinité de nombres premiers, est répétée telle quelle partout où on initie quelqu'un à l'arithmétique démonstrative ; de même Whitehead n'avait pas tort de dire que toute l'histoire de la philosophie se ramène à des notes en bas de page des dialogues de Platon.

Il est dès lors tout à fait étonnant que ces trois produits de l'invention mentale dont nous nous sommes avérés capables – nous, animaux humains par ailleurs si démunis, égoïstes, violents, intéressés, et dont la chétive allure ne soutient pas la comparaison avec celle d'un tigre sibérien ou d'un grand perroquet bleu – aient été tout au long de leur histoire vilipendés, censurés ou méprisés, tant par l'opinion versatile que par les institutions les plus fortement installées.

On sait que les grandes religions ont longuement interdit le théâtre et le tiennent encore très souvent en suspicion. On a considéré presque partout qu'un acteur était un damné et qu'une actrice était une femme de mauvaise vie. On a déclaré que l'imitation scénique des dieux était un blasphème, et celle des passions humaines un encouragement, soit à s'abandonner au nihilisme des vices, soit à sombrer dans le désespoir qu'induit un monde fait de violence et de fatalité. Les modernes eux mêmes ont énoncé que tout art authentique devait en finir avec la représentation, se tenir au plus près du dynamisme vital dont les corps sont porteurs et abolir la funeste distance entre acteurs et public, scène et salle, afin de fonder un collectif festif où tous auront indistinctement leur place active. L'idée fait ainsi son chemin d'un « théâtre » sans aucune théâtralité, d'un théâtre qui abolit le théâtre. Religion contemporaine, peut-être, que ce désir éperdu de se confondre avec le réel nu de corps que rien ne représente, et qui ne représentent rien.

Les mathématiques n'ont pas eu non plus un unanime succès d'audience. Aujourd'hui encore, alors même que n'importe quel objet technique (un téléphone, une voiture, une ampoule électrique, un ordinateur, un drone...) est un concentré de calculs savants ; déclarer qu'on « ne comprend rien aux mathématiques » est en société la moindre des politesses. On soutient volontiers que de telles abstractions sont « inutiles », et que de toutes façons, l'abstraction en général n'a pas sa place dans « la vie ordinaire ». Encore moins dans la Vie majuscule dont se réclament Nietzsche ou Bergson. Pour le premier, le culte que beaucoup de philosophes classiques ont eu pour les mathématiques n'est que le destin avili de la « maladie Platon » dont il importe de guérir. Pour l'autre, les mathématiques ne sont que la part abstraite de l'action humaine sur la nature, et n'entretiennent nul rapport avec la « morale ouverte » à quoi nous convie l'exemplarité suprême de la sainteté. Mais déjà Aristote accusait Platon de fétichisme mathématisant, et affirmait que les mathématiques relevaient plus d'une élégance esthétique, d'un jeu de l'esprit, que de quelque vérité que ce soit.

La philosophie enfin, singulièrement de nos jours, a perdu son aura, et ce de trois façons, distinctes et articulées.

Du point-de-vue de l'opinion, parce qu'on en est venu à appeler « philosophe » tout chroniqueur, tout journaliste, dès lors qu'il s'avère apte à causer en public de n'importe quelle question à la mode. C'est la déchéance par inflation.

Du côté des institutions, parce que, confinée dans l'étroitesse d'une discipline académique parmi les autres, la philosophie ne peut que s'asphyxier, et osciller entre une rhétorique des énoncés corrects et une étude historique de sa propre histoire.

De l'intérieur d'elle-même enfin, puisque depuis Nietzsche, sinon Kant, un virus hostile a été inoculé à la philosophie elle-même, qui la ronge en la poussant vers une conscience malheureuse de sa propre existence, et un doute systématique sur ce dont elle est capable. De grandes figures, comme Wittgenstein ou Lacan (mais déjà Pascal, Rousseau ou Kierkegaard) font du reste profession publique d'anti-philosophie, n'hésitant pas à déclarer que les énoncés de la métaphysique sont de purs non-sens, que la philosophie ne sert qu'à se protéger du réel, voire que – Nietzsche va toujours au bout de ses intentions – le philosophe est « le criminel des criminels ».

Alors, n'est-il pas naturel que quiconque entend maintenir – restaurer? – tous les droits que s'accordaient les grandes métaphysiques du passé, quiconque n'admet pas les restrictions, empêchements et « conditions de possibilité » chicanes dont Kant a accablé le désir de philosophie – pour finalement nous vendre à la morale et à la religion –, que celui-là se tourne en quelque sorte de façon indivisible vers les mathématiques comme vers le théâtre?

Déclarons ici l'alliance combattante des grands persécutés contemporains dans l'espace de ce qui, au regard de l'action intellectuelle, tente de faire mode. Contre le théâtre sans théâtre, contre l'apologie du corps et de l'inséparation, préparons l'avenir du théâtre fidèle au théâtre. Contre l'ignorance désirée de tout ce qui concerne abstraitement l'être pur, l'être sans qualité, contre l'apologie fallacieuse du « concret », étudions les mathématiques pures. Contre le capitalo-parlementarisme qui, sous le nom emprunté de « démocratie », veut assurer violemment son hégémonie planétaire, réinventons la politique communiste. Enfin, reconstruisons une fois encore, comme on le fit de Platon à Sartre, le seul lieu qui soit ouvert à la rencontre des trois autres: la métaphysique, la vraie philosophie, telle qu'en elle-même sa propre éternité la change.

Si je ne parle pas ici de l'amour, qui est – après théâtre, mathématiques et politique – la quatrième pensée vivante qu'il faut aujourd'hui défendre contre ses ennemis modernes, c'est que j'ai déjà écrit mon Éloge de l'amour. J'ai, en interlocution encore avec Nicolas Truong, prononcé ce dimanche 15 juillet à Avignon, un Éloge du théâtre. L'éloge de la politique communiste est comme chacun sait une spécialité peu courue, que je pratique avec une certaine assiduité. Il ne restera plus qu'à faire un solide Éloge des mathématiques, voie dans laquelle j'ai certes été précédé par presque tous les grands philosophes (Platon, Descartes, Leibniz, Spinoza, et même Kant, et Husserl...), mais plus récemment par le grand Jean-Toussaint Desanti, et par le mathématicien Jean Dieudonné, un des fondateurs du groupe Bourbaki, qui répondait à la question faussement naïve « à quoi ça sert, les mathématiques ? » en reprenant comme titre de son livre la réponse donnée il y a plus de deux siècles par Jacob: C'est « pour l'honneur de l'esprit humain ».

Le théâtre aussi existe « pour l'honneur de l'esprit humain ». Il est, dans son essence, ce « théâtre des Idées » dont parlait Antoine Vitez. C'est qu'il dé-montre, qu'il dé-monte, la terrible complication de l'existence, dès lors qu'elle cherche à s'orienter dans la pensée, au lieu de se laisser aller à la monotonie des pulsions, des intérêts et des rivalités. Comment une vie est-elle possible, qui parvienne à plier les corps à la joyeuse discipline inventive de quelques idées? C'est exactement ce que demandent en notre nom et l'Œdipe de Sophocle, et le Hamlet de Shakespeare, et la Hedda Gabler d'Ibsen, et tant d'autres: le Goetz de Sartre, le Galilée de Brecht, ou le tandem du Dealer et du Client inventé par Koltès pour sa merveilleuse pièce dialectique Dans la solitude des champs de coton.

Une pièce de Pirandello, Comme tu me veux, nous montre une Inconnue, une amnésique (vraie? Fausse? Telle n'est pas la question), qui hésite entre une identité de femme libre et quelque peu corrompue dans le Berlin d'avant les nazis et une identité d'épouse traditionnelle dans une famille patricienne italienne. Pièce admirable et emblématique. L'acteur, au théâtre, porté par la conjonction matérielle d'un texte venu d'aujourd'hui ou du fond des âges (peu importe, en réalité) et de l'agencement des corps mis en décors, ne demande-t-il pas à son spectateur: «Suis-je comme tu me veux?». Mais ce n'est que pour nous faire entendre la question «Es-tu comme tu te veux? Ou comme tu veux que je veuille que tu sois?».

Manière aussi de nous adresser à nous-mêmes, lorsque nous sommes séparés dans le désir d'être conjoints, comme le sont les acteurs et le public, l'universelle réponse à ce genre de question: «nous ne sommes rien, soyons tout».

Ou au moins quelque chose.

**Une boussole pour s'orienter dans la pensée** Le premier spectacle de théâtre qui m'ait vraiment saisi, je l'ai rencontré à Toulouse, quand j'avais 14 ans. La compagnie du Grenier de Toulouse, fondée par Maurice Sarrazin, donnait Les Fourberies de Scapin. Dans le rôle-titre, Daniel Sorano. Un Scapin musclé, agile, et d'une extraordinaire sûreté. Un Scapin triomphant, dont la vélocité, la voix sonore et les stupéfiantes mimiques donnaient envie de le connaître, de lui demander quelque service étonnant. Et certes je le lui ai demandé, ce service, quand en juillet 1952, j'ai joué le rôle de Scapin au lycée Bellevue! Je me souviens qu'au moment terrible où je devais entrer en scène et lancer la première réplique, j'avais clairement en mémoire le bondissement et l'éclat de Sorano, et que je tentais d'y conformer ma longue carcasse. Lors d'une reprise, un peu plus tard, du même spectacle, le critique de La Dépêche du Midi me décocha un éloge empoisonné en déclarant que je me souvenais «avec intelligence» de Daniel Sorano. C'est le moins qu'on pouvait dire... Mais dès lors, intelligence ou pas, je m'étais injecté le virus du théâtre. Sautons soixante ans. J'assiste à la production de la pièce de Pirandello On ne sait comment, par la compagnie La Llevantina que dirige Marie-José Malis. Cette pièce m'a toujours fasciné par son abstraction violente. Le croisement épique qu'elle organise entre la trivialité des existences (des adultères, comme si souvent au théâtre...) et la longue, la subtile, l'interminable obstination de la pensée, fait se succéder sur scène des sortes de confessions à la Rousseau, dans une langue prodigieuse.

**Confidence intime** Cependant la mise en scène de Marie-José Malis fut pour moi un de ces événements de théâtre où l'on comprend soudain quelque chose sur quoi on s'était depuis toujours trompé. En l'occurrence, la vraie destination des pièces de Pirandello. Il ne s'agit pas de distendre le lien entre les corps et le texte, il ne s'agit pas d'installer la scène dans son partage entre l'illusion et le réel, voire, pour parler comme Pirandello lui-même, entre la forme et la vie. Il s'agit de faire à chaque spectateur une confiance intime porteuse d'une injonction sévère. Le ton murmuré, souvent adopté par les acteurs de la troupe - tous admirables -, leur façon de regarder telle ou telle fraction du public dans les yeux, n'a pas d'autre objet que de nous faire entendre la voix multiforme de Pirandello nous dire: «Ce que vous êtes, ce que vous faites, je le sais, vous pouvez le voir et l'entendre sur cette scène, et vous n'avez donc plus d'excuse de vous refuser à le méditer pour votre propre compte. Vous ne pouvez échapper désormais à l'impératif le plus important de tous: vous orienter dans l'existence, en vous orientant d'abord, comme les acteurs tentent devant vous de le faire, dans la pensée.»

Oui, le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi, quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole.

**Alain Badiou**

# Une complicité de longue date

En 1994, Christian Schiaretti met en scène au Festival d'Avignon Ahmed le subtil. L'auteur avait créé en 1984 le personnage d'Ahmed, Algérien vivant en France depuis de longues années. La pièce est une transposition dans le monde des cités d'aujourd'hui des Fourberies de Scapin... Antoine Vitez en avait donné une magistrale lecture au Théâtre national de Chaillot en 1987.

De 1993 à 1997 l'auteur écrit, pour la troupe de la Comédie de Reims, trois événements théâtraux qui seront tous mis en scène par son directeur-metteur en scène Christian Schiaretti: Ahmed philosophe, petites leçons de philosophie sous forme théâtrale, pour les enfants, qui se compose de 32 « sketches » ayant chacun pour titre un concept de philosophie classique.

Ahmed se fâche, suite donnée à Ahmed le subtil. La situation dans les cités ne s'étant guère améliorée... Les Citrouilles, adaptation contemporaine des Grenouilles de Aristophane, où la dispute entre Eschyle et Euripide est transposée par un face à face entre Claudel et Brecht.

En 2001, pour sa première prise de parole publique sur la scène du TNP, Christian Schiaretti, en qualité de nouveau directeur, choisit de lire un extrait des Citrouilles, intitulé « L'Arbre du théâtre ».

En 2012, France Culture et le TNP, en perspective d'une création en 2015, passent commande à Alain Badiou d'une adaptation de la comédie d'Aristophane, Les Oiseaux.

## Alain Badiou

Né en 1937 à Rabat, il est philosophe, romancier et dramaturge. Professeur à l'ENS de la rue d'Ulm, il est aussi fondateur et président du Centre International d'Étude de la Philosophie Française Contemporaine. Il a publié de nombreux ouvrages philosophiques, parmi lesquels L'Être et l'Événement, son œuvre phare éditée en 1988 où il fonde un système dans lequel la logique mathématique permet d'aborder la question de l'Être. Parallèlement, il a codirigé avec Barbara Cassin la collection « L'ordre philosophique » aux Éditions du Seuil. Une grande partie de ses essais critiques traite des rapports qu'entretiennent les questions esthétiques et politiques, comme Rhapsodie pour le théâtre ou Beckett, l'incroyable désir.

Outre son activité de philosophe, Badiou est l'auteur de romans, Almagestes, 1964, Calme bloc ici-bas, 1997, et de pièces de théâtre. Il a travaillé aux côtés d'Antoine Vitez au Théâtre national de Chaillot en tant que dramaturge et avec Christian Schiaretti, lequel a mis en scène La Tétralogie d'Ahmed, cycle de farces philosophiques: Ahmed le subtil ou Scapin 84, créée pour le Festival d'Avignon en 1994, Ahmed philosophe, Ahmed se fâche et Les Citrouilles. Alain Badiou est aussi l'auteur d'Éloge de l'amour, 2009, et du Réveil de l'Histoire, 2011.

Il a publié La République de Platon en 2012.

# Informations pratiques

## Le TNP

8 Place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

**04 78 03 30 30 / [www.tnp-villeurbanne.com](http://www.tnp-villeurbanne.com)**

**Un Pass TNP** donne accès à tous les rendez-vous des cinq jours: **10 €** plein tarif; **8 €** (-de 26 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de la CMU, professionnels du spectacle), tarif découverte (résidant ou travaillant à Villeurbanne), tarif personnes non-imposables.

Attention: les spectateurs qui ont choisi le Pass doivent réserver leurs places en contactant la billetterie, dans la limite des places disponibles.

Renseignements et location **04 78 03 30 00** et [www.tnp-villeurbanne.com](http://www.tnp-villeurbanne.com)

## Accès au TNP

**Métro:** ligne A, arrêt Gratte-Ciel. Bus: C3, arrêt Paul-Verlaine;

Bus ligne C26 et 69, arrêt Mairie de Villeurbanne.

**Voiture:** prendre le cours Émile-Zola jusqu'aux Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de Ville.

Le TNP est en face de l'Hôtel de Ville.

Par le périphérique, sortie «Villeurbanne Cusset/Gratte-Ciel».

## Une invitation au covoiturage

Dès septembre 2011, la voiture à plusieurs: des économies, plus de convivialité et moins de gaz d'échappement. Rendez-vous sur la plateforme web de covoiturage [www.covoiturage-pour-sortir.fr](http://www.covoiturage-pour-sortir.fr), qui vous permettra de trouver conducteurs ou passagers.

Un projet initié avec le Grand Lyon, la Région Rhône-Alpes, l'Ademe et les structures culturelles du Grand Lyon.

**Le parking Hôtel de Ville.** En accord avec Lyon Parc Auto, nous proposons un tarif préférentiel pour nos spectateurs: forfait de 2,50 € pour 4 heures (au lieu de 1,30 € la 1re heure puis 1,70 € de l'heure) que vous pourrez obtenir soit en même temps que la souscription à l'abonnement, soit à l'unité les soirs de spectacle.

Dans ce cas, les tickets seront à retirer à l'entracte ou en début et fin de spectacle.

**Attention:** le TNP n'est pas en mesure de rembourser les tickets oubliés ou égarés.

Renseignements au 04 78 03 30 00.